

MARIUS¹

SES PREMIÈRES CAMPAGNES. — GUERRES CONTRE JUGURTHA. — LES CIMBRES. — MITHRIDATE. — GUERRE SOCIALE ET GUERRE CIVILE.

Marius naquit de parents obscurs et pauvres, réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains. Son père s'appelait, comme lui, Marius, et sa mère, Fulcinie. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, et ne connut que tard les mœurs et les usages de la ville. Il avait passé les premières années de sa vie dans un bourg de l'Arpinum, nommé Cirréaton, où il menait, en comparaison de la politesse et de l'urbanité des villes, une vie grossière, mais tempérante et semblable à celle des anciens Romains. Il fit sa première campagne contre les Celtibériens, pendant que Scipion l'Africain faisait le siège de Numance. Ce général eut bientôt reconnu dans Marius une grande supériorité de courage sur tous les autres jeunes gens ; il lui vit embrasser avec la plus grande facilité la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans des armées corrompues par le luxe et par la mollesse. Il combattit un jour un des ennemis à la vue de son général, et le tua. Scipion chercha depuis à se l'attacher en le comblant d'honneurs ; et, un soir que Marius était à sa table, la conversation étant tombée, après le souper, sur les généraux de ce temps-là, un des convives, soit qu'il fût véritablement dans le doute, soit qu'il voulût flatter Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion, qui avait Marius au-dessous de lui, le frappa doucement de la main sur

1. Marius vécut de 156 à 86 av. J.-C.

l'épaule, en disant : « Ce sera peut-être celui-ci » ; tant ces deux hommes étaient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse sa grandeur future, et l'autre pour conjecturer quelle fin aurait le début de ce jeune homme !

Ce mot de Scipion fut, dit-on, pour Marius comme une voix divine qui, l'élevant aux plus hautes espérances, le porta à se livrer à l'administration des affaires ; et la faveur de Cécilius Métellus, dont la maison avait toujours protégé la famille de Marius, le fit nommer tribun du peuple.

Après son tribunat, il se mit sur les rangs pour la grande édilité ; car il y a deux ordres d'édiles : le premier est celui des édiles curules, ainsi nommés des sièges à pieds courbés sur lesquels ils s'asseyaient pour donner audience ; le second, bien inférieur en dignité, est celui des édiles plébéiens. Après qu'on a élu les grands édiles, on procède tout de suite à l'élection des autres. Marius, voyant bien qu'il allait être refusé pour la première édilité, se présenta sur-le-champ pour la seconde. On vit dans cette conduite une obstination et une audace qui le firent encore rejeter. Deux refus essuyés en un jour, ce qui était sans exemple, ne lui firent rien rabattre de sa fierté. Peu de temps après il brigua la préture, et se vit sur le point d'être refusé. Il fut élu enfin le dernier.

En sortant de charge, il alla commander dans l'Espagne ultérieure, qu'il délivra des brigandages dont elle était le théâtre. Cette province avait encore des mœurs sauvages et barbares, et les Espagnols, dans ce temps-là, ne connaissaient rien de plus beau que de vivre de vols et de rapines. Revenu à Rome, il prit part aux affaires publiques ; mais il n'y apporta ni richesse ni éloquence, deux des plus puissants moyens qu'eussent alors, pour gouverner, ceux qui avaient le plus de considération parmi le peuple. Ses concitoyens, néanmoins, lui ayant tenu compte de la force de son caractère, de sa constance infatigable dans les travaux, de sa manière de vivre toute populaire, il parvint bientôt aux premiers honneurs, et acquit une telle puissance, que, par l'alliance la plus honorable, il entra dans l'illustre maison des Césars : il épousa Julie, tante de ce Jules César qui fut dans la suite le plus grand des Romains, et qui, à raison de cette parenté, se fit gloire de rétablir les honneurs de Marius. A la tempérance dont Marius faisait profession il joignait, dit-on, une patience invincible dans

la douleur, et il en donna une grande preuve dans une opération qu'il se fit faire. Ses jambes étaient pleines de varices, dont il supportait avec peine la difformité. Ayant donc appelé un chirurgien, il lui présenta une de ses jambes sans vouloir qu'on la lui liât, et souffrit les douleurs cruelles que lui causèrent les incisions, sans faire aucun mouvement, sans jeter un soupir, avec un visage assuré, et dans un profond silence; mais, quand le chirurgien voulut passer à l'autre jambe, il refusa de la lui donner, en disant : « Je vois que la guérison ne vaut pas la douleur qu'elle cause. »

Vers ce temps-là, le consul Cécilius Métellus, ayant été chargé d'aller en Afrique faire la guerre contre Jugurtha, choisit Marius pour son lieutenant. Marius, qui vit dans cette expédition un vaste champ à de grands combats et à des actions glorieuses, n'eut garde, comme les autres lieutenants, de servir à l'élévation de Métellus, et de travailler pour sa gloire. Persuadé que c'était moins Métellus qui l'avait choisi pour cet emploi, que la fortune elle-même, qui, lui ménageant l'occasion la plus favorable, l'avait placé sur un vaste et magnifique théâtre, où il pourrait se signaler par les plus belles actions, il y déploya tout ce qu'il avait de talents militaires. Dans le cours de cette guerre, qui offrait les plus grandes difficultés, on ne le vit jamais ni craindre les travaux les plus rudes, ni dédaigner les fonctions les moins importantes. Supérieur à tous ses égaux en bon sens et en prudence pour tout ce qui pouvait contribuer à l'utilité commune, il disputait avec les simples soldats de patience et de frugalité, et il acquit ainsi la bienveillance de toute l'armée. C'est, en général, un grand soulagement dans les situations difficiles, que d'avoir des compagnons qui en partagent volontairement les peines, et qui semblent par là en ôter la contrainte et la nécessité. Il n'est pas pour le soldat romain de spectacle plus doux que de voir son général manger publiquement le même pain que lui, coucher sur un grabat, travailler avec lui à ouvrir une tranchée ou à fortifier un camp. Il estime bien moins les capitaines qui lui donnent de l'argent ou qui l'élèvent aux charges que ceux qui s'associent à ses travaux et à ses dangers; il aime qu'ils partagent ses fatigues, et non qu'ils le laissent vivre dans l'oisiveté. Marius, en suivant cette conduite, gagna l'affection de tous les soldats, et remplit bientôt l'Afrique entière et l'Italie même du bruit de son nom et de sa gloire. Tous

ceux qui de l'armée écrivaient à Rome, ne cessaient de répéter qu'on ne verrait la fin de cette guerre contre ce roi barbare que lorsque Marius, nommé consul, en aurait seul la conduite.

Une préférence si marquée déplaisait fort à Métellus; mais rien ne lui causa plus de chagrin que l'aventure de Turpilius. C'était un ami de Métellus, et les deux familles étaient depuis longtemps liées par les nœuds de l'hospitalité. Turpilius avait alors à l'armée la charge d'intendant des ouvriers. Préposé par Métellus à la garde d'une ville considérable, nommée Vacca, il crut qu'en ne faisant aucune injustice aux habitants, en les traitant même avec beaucoup de douceur et d'humanité, il s'assurerait de leur fidélité; mais leur perfidie le livra, sans qu'il s'en doutât, entre les mains des ennemis. Ils reçurent Jugurtha dans leur ville; mais ils ne firent point de mal à Turpilius, et obtinrent pour lui, de ce prince, la vie et la liberté. Cité en justice comme coupable de trahison, il eut pour un de ses juges Marius, qui, très indisposé contre lui, aigrit tellement la plupart des autres, que Métellus se vit forcé malgré lui, par la pluralité des suffrages, de le condamner à mort. Peu de temps après, l'accusation ayant été reconnue fautive, et tous les autres juges partageant la vive douleur de Métellus, Marius, au contraire, en témoigna publiquement sa joie; il se vanta que cette condamnation était son ouvrage, et il n'eut pas honte de dire partout qu'il avait attaché à l'âme de Métellus une furie vengeresse, qui le punissait d'avoir fait mourir son hôte. Il éclata dès lors entre eux une haine implacable; et Métellus lui dit un jour en le raillant : « Tu veux donc nous quitter, homme de bien; tu penses à t'embarquer pour Rome et à y briguer le consulat; car tu n'aurais garde d'attendre à être consul avec mon fils? » Ce fils de Métellus était encore dans sa première jeunesse.

Cependant Marius sollicitait vivement son congé, que Métellus différait toujours et qu'il lui accorda enfin, lorsqu'il ne restait plus que douze jours jusqu'à l'élection des consuls. Marius se rendit en deux jours et une nuit à Utique, sur mer, quoiqu'elle fût à une distance considérable du camp. Avant de s'embarquer, il fit un sacrifice, et le devin lui assura, dit-on, que le dieu lui promettait des prospérités extraordinaires et bien supérieures à ses espérances. Le cœur enflé de ces promesses, il mit à la voile; et ayant eu constamment le vent le plus favorable, il fit la traversée en quatre jours. Le peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie.

Conduit aux comices par un des tribuns, après avoir présenté plusieurs chefs d'accusation contre Métellus, il demanda le consulat, en promettant de tuer de sa main Jugurtha, ou de l'amener prisonnier à Rome. Il fut nommé consul sans opposition; et aussitôt, au mépris des lois et des coutumes des Romains, dans les nouvelles levées qu'il fit, il enrôla des esclaves et des gens sans aveu. Tous les généraux avant lui n'en recevaient pas dans les troupes; ils ne confiaient les armes comme les autres honneurs de la république qu'à des hommes qui en fussent dignes et dont la fortune connue répondit de leur fidélité. Ce ne fut pas néanmoins cette nouveauté qui décria le plus Marius: il offensa bien davantage les premiers de Rome par des discours pleins de fierté, de mépris et d'insolence. Il criait partout que son consulat était une dépouille qu'il enlevait à la mollesse des patriciens et des riches; que, pour lui, il se glorifiait auprès du peuple non de vains monuments et d'images étrangères, mais de ses propres blessures. Souvent même, en parlant des généraux qui avaient été défaits en Afrique, tels que Bestia et Albinus, qui tous deux, issus de maisons anciennes, mais sans capacité pour la guerre, n'avaient dû leurs défaites qu'à leur inexpérience: « Croyez-vous, demandait-il à ceux qui étaient présents, que les ancêtres de ces deux généraux n'auraient pas préféré de laisser des descendants qui me ressemblassent? Ne se sont-ils pas eux-mêmes rendus illustres bien moins par leur noblesse et par leur rang que par leurs vertus et par leurs exploits? » Tous ces discours ne lui étaient pas inspirés seulement par sa présomption et sa vanité, par l'envie de s'attirer gratuitement la haine des patriciens; il était encore excité par le peuple qui, charmé du mépris que ces propos attiraient au sénat, et mesurant toujours l'élévation de l'âme à la fierté des paroles, portait Marius jusqu'aux nues, et le poussait à ne pas épargner les nobles pour faire plaisir à la multitude.

Quand il fut repassé en Afrique, Métellus, dominé par l'envie, et outré de dépit de ce qu'après avoir terminé la guerre, lorsqu'il n'avait plus qu'à se rendre maître de la personne de Jugurtha, Marius, qui ne devait son élévation qu'à son ingratitude, venait lui enlever la couronne et le triomphe, ne put se résoudre à le voir, et se retira de l'armée, dont Rutilius, un de ses lieutenants, remit le commandement à Marius. Mais avant la fin de la guerre la vengeance céleste punit Marius de sa perfidie. Sylla vint lui ravir la

gloire de la terminer, de la même manière qu'il l'avait enlevée lui-même à Métellus. J'ai raconté ce fait dans la vie de Sylla¹.

Ce fut le premier germe de cette haine implacable et cruelle qui éclata bientôt entre Marius et Sylla, et qui manqua de renverser Rome. Ceux qui portaient envie à Marius attribuaient à Sylla la prise du roi de Numidie; et Sylla lui-même avait fait graver un anneau qu'il porta toujours depuis, et qui lui servait de cachet, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus: rien n'irritait tant Marius, l'homme le plus ambitieux et le moins disposé à partager avec un autre la gloire de ses actions. Sylla d'ailleurs, était excité par les ennemis de Marius, qui affectaient de faire honneur à Métellus des premiers et des plus grands succès de cette guerre, et de mettre les derniers sur le compte de Sylla, qui avait eu la gloire de la terminer; ils avaient pour but d'empêcher que le peuple n'admirât tant Marius et ne le regardât comme le premier des capitaines romains.

Mais cette envie et cette haine, ces invectives contre Marius furent bientôt assoupies et dissipées par le danger qui, du côté du couchant, vint menacer tout à coup l'Italie. Rome n'eut pas plus tôt senti le besoin qu'elle avait d'un général habile et cherché des yeux quel était le pilote qui pouvait la sauver dans une guerre qui s'élevait sur elle comme une affreuse tempête, que, voyant les citoyens des maisons les plus nobles et les plus riches refuser de se mettre sur les rangs pour demander le consulat, Marius, quoique absent, y fut nommé tout d'une voix. A peine on savait à Rome la prise de Jugurtha, qu'on y porta la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. Tout ce qu'on rapportait du nombre et de la force de leurs armées parut d'abord incroyable; mais ce qu'on en disait se trouva bientôt au-dessous de la vérité. Ils étaient trois cent mille combattants, tous bien armés, et ils traînaient à leur suite une multitude beaucoup plus nombreuse de femmes et d'enfants, pour qui ils cherchaient des terres capables de nourrir cette multitude immense, et des villes où ils pussent s'établir; car ils savaient qu'avant eux les Celtes avaient conquis sur les Toscans la contrée la plus fertile de l'Italie. Comme ces barbares avaient peu de commerce avec les autres peuples, et qu'ils habitaient des pays très éloignés, on ignorait à quelles nations ils appartenaient et de quelles

1. Voir plus loin, page 314.

contrées ils étaient partis pour venir, comme une nuée orageuse, fondre sur les Gaules et sur l'Italie. Leur grande taille, leurs yeux noirs, et le nom de Cimbres, que les Germains donnent aux brigands, faisaient seulement conjecturer qu'ils étaient de ces peuples de la Germanie qui habitent sur les bords de l'Océan septentrional...

Leur courage et leur audace, leur force et leur vivacité dans les combats, étaient comparables à la violence et à l'impétuosité de la foudre; rien ne pouvait ni leur résister ni s'opposer à leur marche: tous les peuples, sur leur passage, étaient entraînés comme une proie facile. Plusieurs généraux romains, envoyés avec des armées puissantes pour commander dans la Gaule Cisalpine, avaient été honteusement enlevés, et ce fut la lâcheté que ces chefs montrèrent contre les premières attaques de ces barbares qui les enhardit à marcher vers Rome, encouragés par la facilité de leurs victoires sur tous les généraux qu'ils avaient eu à combattre, et par les richesses immenses qu'ils avaient amassées. Ils résolurent de ne s'établir nulle part, qu'ils n'eussent détruit Rome et ravagé toute l'Italie. Les Romains, à qui la nouvelle de cette résolution venait de toutes parts, appelèrent Marius à la conduite de cette guerre et le nommèrent consul pour la seconde fois, quoiqu'il fût défendu d'élire quelqu'un qui serait absent, et qui n'aurait pas mis entre les deux consulats l'intervalle prescrit par la loi. Ceux qui voulurent s'opposer à son élection, en alléguant cette défense, furent repoussés par le peuple. « Ce n'était pas, disait-on, la première fois que la loi cédait à l'utilité publique; et le motif qui y faisait déroger en cette circonstance n'était pas moins pressant que celui qui avait déterminé leurs ancêtres à nommer, contre les lois, Scipion consul; et lorsqu'ils l'avaient élu, ils n'avaient pas à craindre la ruine de leur ville, ils ne voulaient que détruire Carthage. » Le peuple donc passa outre et confirma sa nomination.

Marius, ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du consulat le premier jour de janvier, jour où commence l'année romaine; il entra dans Rome en triomphe, et fit voir aux Romains un spectacle qu'ils avaient peine à croire: c'était Jugurtha captif. Personne n'aurait osé se flatter de voir finir cette guerre du vivant de ce prince, tant il savait se plier avec souplesse à toutes les variations de la fortune, tant son courage était secondé par sa finesse! On dit que pendant la marche du triomphe il perdit le sens, et que, la pompe finie, il fut conduit dans une prison, où les

licteurs, pressés d'avoir sa dépouille, déchirèrent sa robe et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles, pour avoir les anneaux d'or qu'il y portait. Jeté nu dans un cachot, ayant l'esprit aliéné, il dit en souriant: « Par Hercule, que vos étuves sont froides! » Après avoir lutté six jours entiers contre la faim, en conservant toujours le désir et l'espérance de vivre, il trouva enfin dans une mort misérable la juste punition de ses forfaits.

Marius, après son triomphe, rassembla le sénat, et, soit distraction, soit abus insolent de sa fortune, il entra dans la salle avec sa robe de triomphateur; mais, s'étant aperçu sur-le-champ de l'indignation de tout le sénat, il sortit; et, ayant remis sa robe prétexte, il revint prendre sa place. Quand il partit pour son expédition, il exerça ses troupes jusque dans leur marche; il les accoutuma à faire toutes sortes de courses et des traites fort longues; il les obligea de porter leur bagage et de préparer elles-mêmes leur nourriture: aussi, longtemps après, appelait-on *mulets de Marius* les soldats qui aimaient le travail et exécutaient en silence tout ce qu'on leur ordonnait.



FIG. 62. — Soldat chargé de son bagage.

Il semble que dans cette occasion ce fut pour Marius une grande faveur de la fortune, que les barbares, par une sorte de reflux, allassent d'abord inonder l'Espagne: ce retard lui donna le temps d'exercer ses soldats, de leur inspirer du courage et de l'audace; et, ce qui était encore plus important, de leur apprendre à connaître leur général. Sa dureté dans le commandement, sa rigueur inflexible dans les punitions, une fois qu'ils eurent pris l'habitude d'obéir et de ne plus manquer à leur devoir, leur parurent également justes et salutaires. Quand ils eurent vécu quelque temps avec lui, ils virent que sa colère et ses emportements, l'apreté de sa voix, l'air farouche de son visage, n'étaient plus redoutables pour eux et ne le seraient que pour les ennemis. Mais rien ne les charmait tant que sa droiture dans les jugements.

Elle ne contribua pas peu à lui faire obtenir un troisième consulat; d'ailleurs, on attendait les barbares au printemps, et les soldats ne voulaient pas s'exposer à combattre contre eux sous un autre général que Marius. Mais ils ne vinrent pas aussi tôt qu'on l'avait cru; et le troisième consulat de Marius expira avant qu'ils

fussent arrivés. Quand le temps des comices approcha, la mort de l'autre consul obligea Marius de laisser le commandement de l'armée à Manius Acilius, et de se rendre à Rome. Plusieurs Romains des plus distingués s'étaient mis sur les rangs; mais Lucius Saturninus, celui des tribuns qui avait le plus de pouvoir sur le peuple, gagné par Marius, haranguait dans toutes les assemblées pour persuader aux citoyens de continuer Marius dans le consulat; et comme celui-ci faisait semblant de le refuser, qu'il affectait même de ne pas s'en soucier, Saturninus l'accusait de trahir sa patrie, en ne voulant pas, dans un danger si pressant, accepter le commandement de l'armée. On voyait bien que ce n'était qu'une feinte, dans laquelle Saturninus jouait assez maladroitement son rôle; mais le peuple, qui sentait que dans cette conjoncture on avait besoin de la capacité et de la fortune de Marius, lui décerna ce quatrième consulat, et lui donna pour collègue Catulus Lutatus, homme estimé des nobles, et qui n'était pas désagréable au peuple. Marius, informé que les ennemis approchaient, se hâta de repasser les Alpes; et, ayant placé son camp sur le bord du Rhône, il le fortifia et le fournit d'une telle abondance de provisions de bouche, que jamais la disette des vivres ne pouvait le forcer à combattre quand il n'y trouverait pas son avantage. Mais, comme il fallait faire venir par mer toutes les provisions avec beaucoup de temps et de dépense, il trouva le moyen d'en rendre le transport prompt et facile. Les marées avaient rempli de vase et de gravier les embouchures du Rhône; sa rive était couverte d'une bourbe profonde que les flots y déposaient, et qui en rendait l'entrée aussi difficile que dangereuse aux vaisseaux de charge. Marius, pour occuper son armée pendant ce temps de loisir, fit creuser un large fossé, dans lequel il détourna une grande partie du fleuve, et qu'il conduisit jusqu'à un endroit du rivage sûr et commode. Le fossé avait assez de profondeur pour contenir de grands vaisseaux, et son embouchure dans la mer était unie, et à l'abri du choc des vagues. Ce fossé s'appelle encore aujourd'hui la fosse Mariane.

Les barbares s'étant séparés en deux armées, les Cimbres gagnèrent la haute Germanie, pour aller par la Norique forcer les passages que gardait Catulus; les Teutons avec les Ambrons vinrent par la Ligurie, en côtoyant la mer, et marchèrent contre Marius. Les Cimbres retardèrent assez longtemps leur départ; mais les Teu-

tons et les Ambrons étant partis sans différer, et ayant bientôt franchi l'espace qui les séparait des Romains, parurent devant Marius. C'était un nombre infini de barbares hideux à voir, et dont la voix et les cris ne ressemblaient pas à ceux des autres hommes. Ils embrassèrent dans l'assiette de leur camp une étendue immense, et dès qu'il fut établi ils provoquèrent Marius au combat. Ce général, qui s'inquiétait peu de leurs défis, retint ses soldats dans le camp, et fit de sévères réprimandes à ceux qui, témoignant une fierté déplacée et n'écoutant que leur colère, voulaient aller combattre. Il les appelait traîtres à la patrie et leur représentait que l'objet de leur ambition devait être non d'obtenir des triomphes et d'élever des trophées, mais de dissiper cette nuée foudroyante qui les menaçait et de sauver l'Italie. C'était le langage qu'il tenait en particulier aux capitaines et aux principaux officiers; pour les soldats, il les plaçait les uns après les autres sur les remparts du camp, d'où ils pouvaient voir les ennemis, afin de les accoutumer à leur figure, au ton rude et sauvage de leur voix, à leur armure et à leurs mouvements extraordinaires. Il leur rendit ainsi familier par l'habitude ce qui d'abord leur avait paru si effrayant; car il savait que la nouveauté fait souvent illusion et exagère les choses que l'on craint, au lieu que l'habitude ôte même à celles qui sont redoutables une grande partie de l'effroi qu'elles inspirent. Cette vue continuelle des ennemis diminua peu à peu l'étonnement dont ils avaient été d'abord frappés; et bientôt leur colère, ranimée par les menaces et les bravades insupportables de ces barbares, échauffa et enflamma leur courage. Car les ennemis, non contents de piller et de ravager tous les environs, venaient les insulter jusque dans leur camp, avec une audace et une insolence si révoltantes, qu'indignés de leur inaction, ils se livrèrent à des plaintes qui parvinrent enfin jusqu'à Marius: « Quelle lâcheté, disaient-ils, Marius a-t-il donc reconnue en nous, pour nous empêcher de combattre; pour nous tenir, comme des femmes, sous des clefs et des geôliers? Osons lui faire voir que nous sommes des hommes libres; allons lui demander s'il attend d'autres soldats qui combattent pour la liberté, et s'il compte ne jamais nous employer que comme de simples travailleurs, pour creuser des fossés, nettoyer des bourbiers ou détourner des rivières. C'est sans doute pour ces glorieux ouvrages qu'il nous a exercés à tant de travaux; ce sont là les exploits de ses deux consulats qu'il se pro-

pose de présenter à ses concitoyens. Craint-il le sort de Carbon et de Cépion, que les ennemis ont vaincus? Mais ces généraux étaient bien au-dessous de Marius en réputation et en courage, et leurs armées étaient moins fortes que la sienne. Encore vaudrait-il mieux essayer quelque perte en combattant, que de rester dans l'inaction, spectateurs des dégâts que souffrent nos alliés.»

Marius, charmé de ces plaintes; s'étudiait cependant à les calmer, en les assurant qu'il était bien éloigné de se défier d'eux; mais que pour obéir à certains oracles il attendait le temps et le lieu qui devaient lui donner la victoire...

Les Teutons, voyant que Marius se tenait toujours tranquille dans son camp, entreprirent de le forcer; mais, accueillis d'une grêle de traits qu'on fit pleuvoir sur eux des retranchements, et qui leur tuèrent beaucoup de monde, ils résolurent de passer outre, persuadés qu'ils franchiraient les Alpes sans obstacle. Ils plient donc bagage et passent le long du camp des Romains. Le temps que dura leur passage fit surtout connaître combien leur nombre était prodigieux. Ils furent, dit-on, six jours entiers à défilier sans interruption devant les retranchements de Marius; et comme ils passaient près des Romains, ils leur demandaient, en se moquant d'eux, s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes; qu'ils seraient bientôt auprès d'elles. Quand ils furent tous passés, et qu'ils eurent pris quelque avance, Marius décampa aussi et se mit à leur suite. Il se postait toujours près d'eux, choisissait pour camper des lieux forts d'assiette, qu'il fortifiait encore par de bons retranchements, afin de passer les nuits en sûreté. En continuant ainsi leur marche, les deux armées arrivèrent à un lieu qu'on appelle les Eaux de Sextius¹, d'où il leur restait peu de chemin à faire pour être au pied des Alpes. Ce fut là que Marius résolut de les combattre; il prit un poste très avantageux, mais où l'eau n'était pas abondante; il le choisit, dit-on, à dessein, pour animer le courage de ses troupes. Comme la plupart se plainquirent qu'ils allaient souffrir une cruelle soif, Marius leur montrant de la main une rivière qui baignait le camp des barbares: «C'est là, leur dit-il, qu'il faut aller acheter de l'eau au prix de votre sang. — Pourquoi donc, lui répondirent-ils, ne nous y mènes-tu pas tout à l'heure, pendant que le sang coule encore dans nos veines? —

1. Aujourd'hui Aix en Provence.

Il faut auparavant, reprit Marius avec douceur, fortifier notre camp.» Les soldats, quoique mécontents, obéirent. Cependant les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes, descendent en foule vers la rivière avec leurs cruches, armés les uns de haches, les autres de cognées, quelques-uns d'épées ou de piques, parce qu'ils s'attendaient à être obligés de combattre pour avoir de l'eau. Ils furent en effet attaqués par les barbares, qui ne vinrent d'abord qu'en petit nombre, parce que la plupart étaient à se baigner ou à prendre le repas après le bain. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes; et une partie des barbares, attirés par la beauté du lieu et par la douceur du bain, ne pensaient qu'à s'amuser et à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains.

Les cris des combattants en ayant bientôt attiré un plus grand nombre, il eût été difficile à Marius de retenir ses soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs, les plus belliqueux d'entre les barbares, ceux qui avaient taillé en pièces les armées de Manlius et de Cépion (c'étaient les Ambrons, et ils faisaient seuls plus de trente mille hommes), coururent précipitamment prendre leurs armes. Ils avaient le corps appesanti par l'excès de la bonne chère; mais le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaieté, ne leur avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le désordre et l'emportement de gens furieux, ou en jetant des cris inarticulés, mais, frappant leurs armes en mesure, ils marchaient tous ensemble en cadence, au son qu'elles rendaient; et, soit pour s'animer les uns les autres, soit pour effrayer les ennemis, en se faisant connaître, ils répétaient souvent le nom d'Ambrons. Les premiers d'entre les Italiens qui marchèrent contre eux étaient les Liguriens, qui entendirent et reconnurent leur cri; et comme ils donnent généralement à toute leur nation le nom d'Ambrons, ils répondirent aux barbares par le même cri, qui fut ainsi répété plusieurs fois dans les deux armées, avant qu'elles en vinssent aux mains. Les officiers ayant des deux côtés joint leurs cris à ceux de leurs soldats, et cherchant à se surpasser les uns les autres par la force de leurs voix, ces clameurs ainsi multipliées irritèrent et enflammèrent encore les courages. Mais les Ambrons, en passant la rivière, rompirent leur ordonnance, et ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir, lorsque les Liguriens chargèrent les premiers

rangs avec vigueur, et engagèrent le combat. Les Romains, accourant aussitôt pour soutenir les Liguriens, fondirent de leurs postes élevés sur les barbares et les heurtèrent avec tant de raideur, qu'ils les obligèrent de prendre la fuite. La plupart, en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur les bords de la rivière, dont le lit regorgea bientôt de sang et de morts. Les Romains taillèrent en pièces ceux qui étaient passés, et qui, n'osant pas faire tête à l'ennemi, s'enfuirent jusqu'à leur camp et à leurs chariots. Leurs femmes, étant sorties au-devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, frappent également et les fuyards et ceux qui les poursuivent, les premiers comme traitres, les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu des combattants, et de leurs mains nues s'efforcent d'arracher aux Romains leurs boucliers, saisissent leurs épées, et, couvertes de blessures, voient leurs corps en pièces, sans rien perdre, jusqu'à la mort, de leur courage invincible. Ce premier combat, donné sur le bord du fleuve, fut plutôt l'effet du hasard que de la volonté du général.

Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, regagnèrent leur poste, la nuit tombante; mais l'armée ne fit pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de joie et de victoire. Loin de penser à boire dans leurs tentes, à s'égayer en prenant ensemble leur repas, ils ne se permirent même pas le délassement le plus agréable pour des hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible; ils passèrent toute la nuit dans le trouble et dans la frayeur. Leur camp n'avait ni clôture ni retranchement. Il restait encore plusieurs milliers de barbares qui n'avaient pas combattu; et ceux des Ambrons qui s'étaient sauvés de la défaite s'étant joints à eux, ils poussèrent toute la nuit des cris horribles, qui ressemblaient non à des plaintes ou à des gémissements humains, mais à des hurlements, à des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations; les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines et les concavités du fleuve. Ce bruit affreux remplissait toute la plaine; les Romains étaient saisis de terreur, et Marius lui-même, frappé d'étonnement, s'attendait à un combat de nuit, dont il craignait le désordre. Mais ils ne sortirent de leur camp ni cette nuit ni le jour du lendemain; ils les employèrent à se préparer et à se

disposer pour la bataille. Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des barbares il y avait des creux assez profonds et des vallons couverts de bois, y envoya Marcellus avec trois mille hommes de pied, pour s'y mettre en embuscade et charger les ennemis par derrière, quand l'action serait engagée. Il ordonna au reste de ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et ensuite de se reposer. Le lendemain dès la pointe du jour il les range en bataille devant les retranchements, et envoie sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'attendirent pas que les Romains fussent descendus au pied de la colline, où ils auraient pu les combattre à avantage égal, sur un terrain uni. Frémissant de colère, ils s'arment avec précipitation et vont les attaquer sur la hauteur même. Alors Marius envoie ses officiers porter dans tous les rangs l'ordre de s'arrêter et d'attendre que l'ennemi soit à la portée du trait; de lancer alors leurs javalots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le pousser vigoureusement en le heurtant de leurs boucliers. Comme on était sur un terrain glissant, il avait prévu que les coups portés par les barbares n'auraient point de force, et que leur ordonnance ne pourrait se maintenir, parce que leurs corps seraient sur ce terrain inégal comme sur une mer orageuse, dans une agitation continuelle.

Marius, aussi adroit que personne à manier les armes, et supérieur à tous en audace, était le premier à exécuter les ordres qu'il donnait. Les barbares, arrêtés par les Romains, qu'ils s'efforçaient d'aller joindre sur la hauteur, pressés ensuite vivement, lâchèrent pied et regagnèrent peu à peu la plaine, où les premiers rangs commençaient à se mettre en bataille sur un terrain uni, lorsque tout à coup on entendit de grands cris partis des derniers rangs, qui étaient dans la confusion et le désordre. Marcellus avait saisi le moment favorable: le bruit de la première attaque n'était pas plus tôt parvenu sur les hauteurs qu'il occupait, que, faisant lever sa troupe, il avait fondu avec impétuosité sur les barbares en poussant de grands cris, et, les prenant en queue, il avait fait main basse sur les derniers. Cette attaque imprévue, en obligeant ceux qui étaient les plus proches de se retourner pour soutenir les autres, eut bientôt mis le trouble dans l'armée entière. Chargés vigoureusement en tête et en queue, ils ne purent résister longtemps à ce double choc; ils